

Le Comte.—C'est bien... tu refuses ?

Gabrielle.—Mais non.

Le Comte.—Tu es libre après tout... je t'en trouverai un autre... les recrues ne manquent pas pour ce régiment-là.

Gabrielle.—Mais, mon oncle...

Le Comte.—Tu acceptes ?

Gabrielle.—Oh ! non !

Le Comte.—Tu ne refuses pas... tu n'acceptes pas... que veux-tu dire alors ?

Gabrielle.—Un mariage ne se fait pas ainsi... cela ne s'est jamais vu ; il y a des formes à observer, des préliminaires...

Le Comte.—Dans les romans... ; mais il s'agit d'histoire... J'appelle un chat un chat et un mari un mari... Quand j'ai épousé ta tante, je n'avais que quinze jours devant moi... C'était entre Montenotte et Marengo. Je lui ai dit : "Me voilà, je suis vivant aujourd'hui... demain je serai mort ou colonel ; cela vous convient-il ?" Tu connais Frédéric... veux-tu être ma bru, oui ou non ?

Gabrielle.—Je ne... je n'en sais rien ! Vous ignorez vous-même si M. Frédéric. (*Curieusement.*) Ce n'est pas lui qui vous a chargé de demander ma main ?

Le Comte.—Parbleu ! je ne l'ai pas consulté... et s'il n'avait d'avoir une autre volonté que la mienne.

Gabrielle.—Vous nous uniriez de force... comme M. Solmes et Clarisse Harlowe.

Le Comte.—Ta... ta... ta... toujours les romans ! Où diable as-tu lu Clarisse, toi ? au pensionnat de Saint Denis...

Gabrielle.—Je l'ai vue au Gymnase, avec Rose Chéri...

Le Comte.—Ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux... une leçon de whist t'aurait plus profité... Mais nous battons la campagne... Frédéric sera enchanté d'être ton mari, c'est évident.

Gabrielle.—Vous croyez, mon oncle ?

Le Comte.—Parbleu ! il serait bien dégoûté ! S'il voulait échanger ses vingt-cinq ans contre ma sciatique...

Gabrielle.—*solennellement.* On n'est pas maître de ses inclinations... Les cœurs ont leurs fatalités...

Le Comte.—Que le diable emporte le Gymnase ! Pour la dernière fois, me répondras-tu ?

Gabrielle.—Il faut au moins que je voie, que je réfléchisse...

Le Comte.—Et tu crois que je vais rester en faction à attendre ton caprice !... Au fait, je suis bon enfant, moi... ; la réponse est assez claire... tu ne veux pas de mon fils...

Gabrielle.—N'en parlons plus, je vais retirer ma candidature, et tu iras chercher un mari au spectacle !

Gabrielle.—Je vous demande pardon, mon oncle, je n'ai pas dit... que je n'aime pas Frédéric.

Le Comte.—Alors, dis donc que tu l'aimes...

Gabrielle.—Eh bien !...

Le Comte.—Eh bien ?

Gabrielle.—Eh bien, oui !

Le Comte.—Enfin ! J'ai eu plus de mal à prendre Vienne en 1809.

Gabrielle.—Mais ne le lui dites pas, mon oncle...

Le Comte.—C'est défendu par le Gymnase ? On observera la consigne.

Gabrielle.—apercevant Frédéric. Le voilà ! Je me sauve...
Le Comte.—*la rappelant.* Gabrielle ! un seul mot... N'oublie pas notre quatrième pour le whist... Tu retiendras le Sous-Préfet, si tu ne trouves pas mieux. (*Gabrielle sort.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, FRÉDÉRIC.

Frédéric.—Ma cousine s'enfuit... est-ce que je lui fais peur ?

Le Comte.—Peut-être.

Frédéric.—*avec fatuité.* C'est m'honorer infiniment ! Comment allez-vous, mon père ?

Le Comte.—J'irais à merveille, si je pouvais aller... Cette petite a exaspéré ma goutte.

Frédéric.—Vous avez eu une scène de ménage ?

Le Comte.—Un malentendu... des niaiseries... Parlons raison, nous autres. (*A part.*) Il faut que je m'y prenne plus habilement. (*Haut.*) D'abord, j'ai une nouvelle à t'annoncer... ; de général, je deviens colonel.

Frédéric.—Jouons-nous aux énigmes ?

Le Comte.—Le gouvernement provisoire m'a mis au rebut, et la garde nationale m'offre une légion.

Frédéric.—Je demanderai raison à l'impertinent qui a osé...

Le Comte.—Ah ! ne t'emporte pas... cet impertinent est... provisoire... D'ailleurs, il ne se battrait point... c'est un chef de parti. Venons au fait. Tu as vingt-cinq ans, ma nièce en a dix-huit ; tu es mon seul héritier, elle a 400,000 francs de dot ; tu as de l'esprit, elle n'est pas bête... Voilà qui est arrangé, n'est-ce pas ?

Frédéric.—Permettez, mon père, expliquez-vous !

Le Comte.—Je t'offre la main de Gabrielle, et je te donne cinq minutes pour l'accepter...

Frédéric.—Le terme est aussi bref que l'explication... ; mais il me faut encore moins de temps pour me décider. (*Gravement.*) Je ne veux pas me marier ! mon père.

Le Comte.—Tu ne veux pas te marier ! et pourquoi ?

Frédéric.—C'est mon idée... Je n'ai pas le tempérament conjugal.

Le Comte.—Qu'est-ce que ce charabia ?

Frédéric.—C'est du pur français... ; *Dictionnaire de l'Académie*, dernière édition.

Le Comte.—Oui, je reconnais le langage de la jeunesse dorée, par le procédé Ruolz... de la jeunesse porte-cigares et porte-binocles...

Frédéric.—Je ne fume pas plus qu'un autre, et ce n'est pas ma faute si j'ai la vue basse...

Le Comte.—Morbleu ! je ne vous savais pas de ce régiment-là, monsieur mon fils.

Frédéric.—Prenez garde à votre goutte, monsieur mon père.

Le Comte.—Ne t'avise pas de railler surtout... et prends garde toi-même...

Frédéric.—Vous voulez des raisons, je vais vous en donner... Depuis que je suis sorti du collège, savez-vous quelle a été ma principale occupation ?

Le Comte.—Je ne le sais que trop ; à Paris, le bois de Boulogne, le steeple-chase, le club des jockeys, le foyer de l'Opéra... ; et ici, la chasse, l'oisiveté, les romans et les journaux... ; tout au plus une heure de raison le soir, entre deux robes de whist...